

LA FÊTE-DIEU A CAUGHNAWAGA

(Suite et fin.)

Suivant l'habitude indienne, c'est toujours à la dernière heure qu'attendent les habitants de la bourgade pour commencer les préparatifs de la fête. De grand matin le jour même, les rues sont soigneusement balayées, les trous comblés, les pierres enlevées, le sol nivelé; chacun a sa besogne spéciale et la remplit de bonne grâce: c'est la division du travail, cause première de nos progrès, appliquée, pour la circonstance, à une race qui s'y montre naturellement rebelle. Ces préliminaires achevés, on s'occupe de planter de chaque côté des rues par où doit passer la procession de jeunes sapins garnis de leurs rameaux.

Rien de gracieux et de sévère à la fois comme cette double rangée d'arbustes aux formes symétriques, au feuillage d'un vert sombre, et dont on respire en passant, la saine odeur de résine.

De distance en distance, et en face des reposoirs s'élèvent d'ordinaire deux mâts élancés, portant à leurs sommets une touffe feuillue sous laquelle se balancent, imitant des fruits, des boules de papier coloré.

L'ordonnateur a-t-il voulu imiter le panache d'un palmier-dattier, où les baies de quelque arbre révéral jadis? nous ne pourrions le dire. Le reste du tronc, dégarni de branches, est revêtu à mi-hauteur jusqu'à la cime d'une enveloppe de papier tricolore, fixée par des rubans.

Mais où éclate l'ingéniosité de la conception du plan et de l'ordonnance, où l'on est frappé de l'originalité des détails, de la naïveté du goût décoratif, c'est dans la disposition des reposoirs. D'abord, à l'exception de quelques ornements, tous les reposoirs se ressemblent; c'est le wigwam d'autrefois avec sa forme conique et ses étroites proportions. Une charpente faite de jeunes troncs de sapins ou de bouleaux entrelacés, que l'on recouvre au dehors et au dedans de draps éclatants de blancheur, remplace les piquets, l'écorce et les peaux de la tente primitive.

L'adoption de ce plan uniforme tient évidemment aux traditions de la peuplade, aux nécessités d'une époque éloignée. On dut certainement construire le premier reposoir dans le wigwam spacieux et commode d'un chef respecté. Pour ces tribus chez qui l'hospitalité, sans affecter le caractère patriarcal de celle de l'Orient, a cependant joui d'une certaine considération, offrir, pour recevoir un Dieu, ce qu'ils regardaient comme cher et sacré, dut être la forme naturelle de prouver leur respect et d'affirmer leur foi.

En conservant tel quel ce modèle reçu de leurs ancêtres, ils accordent ensemble la coutume, chez eux si puissante, et des pratiques de piété auxquelles les descendants ne tiennent pas moins.

D'ailleurs ce que le sauvage comprend le mieux, ce qui l'affecte et le touche le plus dans la religion, ce sont les pompes extérieures du culte catholique. Aussi les reposoirs de la Fête-Dieu deviennent à Caughnawaga l'affaire importante de cette unique journée.

Ainsi les miroirs avec leurs larges cadres d'or, et dont la surface polie et brillante reflète le ciel, les arbres, les oiseaux et la personne humaine, jouissent chez l'indien d'un crédit inimaginable; c'est le premier des meubles. Une famille pourra manquer de pain, jamais d'un miroir, petit ou grand. Aussi ces glaces à larges bordures dorées, au verre à reflets verdâtres, et que l'industrie livre à bas prix, constituent-ils le fond de toutes les décorations. On les fixe au sommet et sur la façade du reposoir: à eux la place d'honneur. Viennent ensuite les images coloriées de saints et de saintes, auxquelles le pinceau et le crayon d'un artiste inconnu a fait subir un martyre posthume. Des lambeaux d'étoffe de couleur attachés à de minces baguettes flottent sur le faite du monument, et représentent les drapeaux de peuples évidemment à naître; de chaque côté du reposoir, s'étendant à quelque distance, en guise de draperies, des couvertures de lit piquées ou brodées, des tapis de table à franges, ou à riches bordures, ou historiés de dessins, rehaussent et agrandissent les proportions du pieux édifice.

Au-dessus de l'entrée et suivant les courbes de l'ogive une magnifique dentelle, étale ses délicates et fines découpures. A l'intérieur la tenture disparaît sous les touffes de bruyères et de branchages verdoyants; suspendus à la voûte, piqués sur les côtés, des étoiles, des anges en papier d'or et d'argent, découpés par les artistes de l'endroit, s'exposent, dans des attitudes plus pittoresques que classiques, au-dessus des fleurs et des cierges, des lampes et des vases, dont les lueurs et les nuances confondues éclairent la petite table sur laquelle reposera le Saint-Sacrement.

Comme nous l'avons déjà dit, tous les reposoirs sont semblables: les éléments de la décoration tirés de la lingerie et des diverses pièces de l'ameublement domestique, laissent peu de choix à la variété. En revanche chacun prête de sien, et pour cette occasion on vide litté-

ralement le domicile: on décroche des murs les miroirs, les tableaux, on dépouille le lit, les fenêtres; on dirait un déménagement: c'en est l'activité, la précipitation et, malheureusement parfois, les accidents.

Tandis que, mêlé à un groupe de curieux, nous regardions aller et venir les travailleuses d'un reposoir, tout à coup l'une d'elles chargée d'une glace et d'une superbe lampe en porcelaine laisse tomber celle-ci qui se brise en mille pièces. Un cri de désappointement s'élève de notre côté. Vous pensez, vous, que ses compagnes ou les Indiens spectateurs s'empressèrent d'aider la pauvre? point du tout. Personne ne bougea, chacun poursuivit sa besogne, et notre bonne vieille ramassa tristement les débris d'un meuble qu'elle n'aurait point échangé sans doute contre la Vénus de Milo.

C'est aux femmes, aux vieilles, à ce qu'il nous a paru, qu'incombe la charge du reposoir. Quant aux hommes, quelques-uns s'occupent des plantations, mais la plupart, les bras croisés ou fumant leur pipe, regardent faire avec un flegme et un sérieux imperturbables. C'est l'exercice des droits de l'homme tels que compris chez l'Indien.

Si, durant l'heure qui précède la Messe, vous parcourez les rues, par les portes entrebaillées, par les croisées, en général veuves de rideaux, vous apercevrez dans chaque maison les sauvages et les sauvagesses, comme on les appelle ici, brossant leurs habits, peignant leurs brunes tresses, donnant enfin les derniers apprêts à leur toilette.

Tout à coup la cloche sonne, et nous nous dirigeons vers l'église. Sans autre prétention que son ancienneté, l'église, à laquelle des restaurations successives ont fait une physionomie moderne, est un édifice en pierre, commode, spacieux, ayant sa façade tournée vers le village, et située à quelques pas du fleuve. Avec son clocher à robe de fer blanc, sa croix que surmonte un coq gaulois du même métal, les maisons groupées autour d'elle, le St. Laurent qui coule à ses pieds, elle a un air riant et coquet qui fait plaisir à voir.

Le presbytère, attenant à l'église, est aussi une construction de pierre, dans laquelle on retrouve, avec les meubles du temps disposés tels qu'ils l'étaient alors, les Chambres des Pères Charlevoix et Lafitau, premiers desservants de la Mission de Caughnawaga.

A la vue de ces chambres étroites et basses, de cet ameublement plus que modeste, on ne peut se défendre d'une respectueuse émotion lorsqu'on songe que c'est là, au milieu des fatigues et des périls de leurs travaux apostoliques, que ces deux missionnaires écrivirent les remarquables ouvrages historiques qu'ils nous ont laissés. (1)

A l'intérieur de l'église les ornements sont rares, mais les murs crépis à la chaux éclatent de blancheur et de propreté. Un chœur spacieux et bien éclairé, qu'une balustrade ouvragée sépare de la nef, deux chapelles latérales, des rangées de bancs, une tribune à l'entrée: telle est la disposition des lieux.

Trois belles peintures, un Saint Louis en prière, œuvre originale et de prix, une copie de l'Ascension de Murillo, une autre toile en arrière du maître-autel, et dont nous n'avons pu saisir le sujet sous les tons pâlis des couleurs, décorent les chapelles et le chœur.

Si quelque chose décèle l'origine et rappelle la classe particulière des paroissiens, ce sont, de chaque côté du maître-autel, et de grandeur naturelle, deux statues en bois peint, représentant des missionnaires revêtus de leurs ornements sacerdotaux; puis, surmontant la chaire, fort élégante, disons-le en passant, un ange en tunique bleue semée d'étoiles, avec deux grandes ailes d'or étendues, et embouchant la trompette du jugement dernier. Pour ces trois personnages lamés d'or et d'argent, pour leurs insignes, auxquels le peintre a conservé leurs couleurs naturelles, faisant le surplis blanc, l'étoile jaune, le crucifix noir, le visage rose, les Indiens donneraient toutes les fresques du Vatican, et toutes celles de la chapelle Sixtine.

Dans les trois ou quatre familles que nous visitâmes, nous étant informé des œuvres d'art de leur église qu'elles aimaient le mieux, les femmes nous répondirent unanimement qu'elles préféreraient l'ange au vêtement azuré; les hommes, l'apôtre inspiré élevant son crucifix vers le ciel. Le caractère Indien revit tout entier dans ces appréciations esthétiques.

Au dernier appel des cloches, car l'église en possède deux, une grosse et une petite,—les Indiens ne se seraient pas contentés de moins,—les étrangers venus pour assister à la fête, les habitants du bourg se dirigèrent vers l'église, remplissant en quelques minutes les bancs de la nef et ceux de la tribune. Nous dirons, pour expliquer cette affluence extraordinaire, que Mgr. de Gratiano-polis, le nouveau coadjuteur de l'évêque de Montréal, dé-

sireux de prouver à ces braves Iroquois que le pasteur ne fait aucune différence entre ses brebis, était venu officier pontificalement et conduire la procession. Comme tous leurs pareils, les Indiens de Caughnawaga se montrent très-sensibles aux pompes du culte et à l'éclat des cérémonies. Tout ce qui est spectacle, bruit et couleur, les passionne et les charme. Aussi cette messe solennelle célébrée avec tant d'apparat, ces hymnes nouvelles, ces nombreux desservants, la majesté de l'office, la soutane violette, la crosse dorée, la mitre en brocart de l'évêque, les chasubles soie et or des diacres, tout cela produisit un grand effet sur ces vives imaginations. Le jeune Iroquois qui, à certains moments, devenait le gardien de la crosse du prélat, la tenait à deux mains, les yeux comme fascinés par son rayonnement, et, lorsqu'il promenait de temps à autre son regard sur la foule agenouillée, on devinait aisément qu'il n'aurait point donné sa charge pour un trésor. La fonction accomplie ce jour-là inscrivait dans sa vie une date mémorable. L'aspect qu'offre partout une réunion de fidèles diffère peu; ici elle présente une originalité piquante. D'abord, les desservants, les chantres, les enfants de chœur en belles chasubles ou en surplis immaculés, sont de vrais Iroquois qu'on a façonnés au service; si l'on doutait de leur race, leurs cheveux hérissés, noirs et fournis, leur teint cuivré, et nous ne savons quelle gaucherie un peu brusque sous leurs robes de lévites, révéleraient aussitôt leur origine. Ensuite, à l'entrée du chœur, formés sur deux rangs, les six chefs de la nation, armés chacun d'une lance garnie de rubans verts et rouges, se tiennent debout sur la dalle pendant la durée de la cérémonie. Les sexes ne sont pas mêlés comme dans nos églises; chacun à sa place, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Vêtus à la moderne, les Indiens ressemblent à tout le monde; les Indiennes au contraire qui ont conservé l'habitude de se draper dans leur couverture, comme des Espagnoles dans leurs mantilles, ne laissant paraître du visage que le nez et les yeux, qui rablont des jupes aux nuances vives, aux tons éclatants, ont l'air d'une congrégation de pénitents vêtus de leurs cagoules.

Les bancs où s'aligne leur file immobile et silencieuse, font un contraste étrange avec la variété des toilettes et l'animation des physionomies du reste de l'assistance. Mais l'impression augmente et se change bientôt en surprise agréable, lorsque, sous ces voûtes habituées au chant large et grave de la liturgie, au milieu de l'air chargé d'encens, s'élève tout à coup le chœur des jeunes Iroquoises. On essaierait en vain de décrire le charme pénétrant de ces voix pures et fraîches, répondant alternativement à celles des hommes. La langue iroquoise dont elles se servent, ajoute par le redoublement et la sonorité de ses nombreuses consonnances, à l'harmonie musicale. Le diapason fort élevé choque aux premières mesures de l'air, mais peu à peu l'oreille s'y fait, et l'on se prend à écouter avec plaisir le timbre cristallin de ces gosiers d'oiseaux. La mélodie, le rythme des versets de l'hymne sacrée, ont une saveur étrange, et les notes qui s'échappent de ces poitrines, bien que justes et égales, sont si minces, si effilées, qu'en les dirait passant à travers le trou d'une aiguille.

On perçoit par l'oreille en écoutant ces voix étranges, la sensation que donne au palais le jus d'un fruit acide mais légèrement sucré. Ce concert d'une heure pourrait s'évaluer à une douzaine d'oranges. Si l'on veut les comparer à la tonalité d'un instrument quelconque, on dira qu'elles tiennent du biniou breton et de la musette; c'est à la fois doux, nazillard et plaintif.

Tandis que ces artistes chantent, l'organiste et maître de chapelle du lieu, un chef Iroquois au visage cuivré, aux pommettes saillantes, au nez recourbé en bec d'aigle, les accompagne en mesure, ma foi, et leur prodigue toute sa science musicale, laquelle consiste dans l'exécution perpétuelle de l'accord parfait.

Si les dispositions musicales de la race iroquoise, côté des hommes, sont en général peu développées, il n'en est pas de même de leurs prétentions. Qu'on en juge. Un organiste de nos amis qui se trouvait en villégiature à Lachine reçut, l'été dernier, la visite d'un chef réputé de Caughnawaga.

—Je viens te trouver parce qu'on m'a dit que tu étais un grand musicien. Peux-tu m'apprendre à toucher de l'orgue en quatre leçons? fit notre homme en parlant à la deuxième personne suivant la coutume indienne.

Le professeur observa en souriant que ses élèves mettaient beaucoup plus de temps que cela.

—Pour vous, blancs, c'est possible, ajouta-t-il, mais ce qu'on montre deux fois à un Sauvage, il le sait!

Comme bien on pense, notre ami refusa le marché; mais le chef se retira très-vexé de voir qu'on doutait à ce point de son intelligence.

Après la messe, la procession. Sous le dais en brocart broché d'argent, Mgr. l'évêque, assisté de ses acolytes, précédé des jeunes filles, des jeunes garçons en longues files, que suit la masse des hommes, des femmes

(1) Le Père Charlevoix a écrit: Histoire générale de la Nouvelle France; Histoire et description du Japon; Histoire de l'île de St. Domingue; Histoire du Paraguay.
Le Père Lafitau: Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps; Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde.